

Rétrospective des expositions



à la Galerie d'Art Municipale

Varietas delectat semble être la devise qu'ont adoptée ces derniers temps les organisateurs des expositions de la Ville de Luxembourg. Après les photographies de Norbert Ketter, l'hommage à Pablo Picasso graveur et la rétrospective de Guido Oppenheim, la Ville a présenté pour clore la saison 1981-1982 des expositions de tapisseries, d'icônes modernes et de peintures... ouzbek.

Au lendemain des fêtes de Pâques, du 16 avril au 3 mai, la Villa Vauban a accueilli un ensemble de tapisseries belges, qui a fait rayonner sur notre capitale «un printemps de la laine», selon le titre de l'article de Paul Caso, paru dans *Le Soir* du 22 avril dernier. Quarante tapisseries murales, dues à des artistes contemporains, nés pour la plupart en Belgique, et toutes tissées à la main par les lissières de la Manufacture Royale de Tapisseries d'Art Georges Chaudoir de Bruxelles. Cette vénérable maison déjà centenaire perpétue à elle seule la tradition de la tapisserie bruxelloise, connue depuis le Moyen Âge dans le monde entier, elle a repris d'ailleurs la marque double B majuscule (BB signifiant Bruxelles en Brabant), flanquant un petit écusson orné d'une main, et concédée pour la première fois par l'empereur Charles-Quint aux maîtres tapisseries de Bruxelles, lequel sigle, on s'en doute, équivaut à un label de qualité. Un choix d'une quarantaine de tapisseries, dis-je, complété judicieusement par trois tapisseries anciennes et trois copies ainsi que quelques fauteuils de style, sans oublier la tapisserie *Luxembourg* de la femme peintre luxembourgeoise Ger Maas.

Déjà en 1963, année du millénaire de la Ville de Luxembourg, la municipalité

avait fait appel au concours de la Manufacture Royale Georges Chaudoir pour l'organisation à la Villa Vauban d'une *Exposition belge* comprenant, à côté de la tapisserie bruxelloise, des sections consacrées à l'armurerie liégeoise et aux cristalleries du Val Saint-Lambert.

Cette année-ci, le public a pu admirer des œuvres d'après Jean Van Noten (une salle spéciale a été dédiée à ce doyen infatigable qui n'a «cessé de batailler toute sa vie pour défendre l'identité historique de la tapisserie»), Jean Milo, Jean Rigaux, José Crunelle, Robert Degenève, Liliane Badin, Charles Delporte (son admirable *Béatrice de Dante*), Marie-Louise Courtois, domiciliée près de chez nous, à Arlon, Michel Borin, le petit-fils de Madame Georges Chaudoir... S.A.R. Madame la Grande-Duchesse Joséphine-Charlotte a honoré de sa visite l'exposition de tapisseries bruxelloises, parallèlement à laquelle la Cinéma-thèque Municipale a projeté, à plusieurs reprises, en complément de programme, le film en couleurs *La Tapisserie en Belgique*, réalisé par Geneviève Grand'Ry avec la collaboration de Jean Van Noten.

A l'occasion de l'Octave de Notre-Dame de Luxembourg, du 7 au lundi de Pentecôte 31 mai, la Ville a tenu à exposer, en collaboration avec l'Ambassade d'Autriche, 34 œuvres d'Anton Wollenek, toutes des icônes de bois en relief colorisées et dorées, pour la plupart variantes contemporaines de motifs byzantins et russes. Épousant les aspirations de son époque vers l'unité des chrétiens, le peintre d'icônes autrichien les a conçues et réalisées dans un esprit oecuménique. Dans sa démarche, il cherche à évoquer le passé commun à l'Orient et à l'Occident chrétiens, et à faire

mieux comprendre le monde orthodoxe avec son langage et sa spiritualité propres.

Madame Georgette Bisdorff a brossé le portrait de l'artiste dans son article *Art religieux et esprit oecuménique*, publié dans les colonnes du *Luxemburger Wort* le 12 mai 1982:

Né près de Salzbourg, Anton Wollenek réside à Baden, non loin de Vienne. Il a étudié tour à tour l'électronique, l'économie, les langues slaves, la musique, et cela après avoir travaillé dans l'industrie lourde. Pendant la dernière guerre il s'est retrouvé en Russie où il est entré en contact avec le monde orthodoxe. De l'indescriptible horreur de la guerre est alors né en lui l'intérêt pour les icônes et son désir de faire revivre de nos jours cet art plusieurs fois séculaire, tout en adaptant aux exigences de l'art et de l'homme modernes.

Après des «visions» encore fortement influencées par les drames que Wollenek venait de vivre, il s'est mis à dessiner sur bois des vierges à l'enfant Jésus. Ainsi sont nées les premières icônes de bois en relief de Wollenek où le jeu de la lumière permet de leur donner un aspect transcendant, mystique. L'artiste s'est ensuite consacré à l'étude de toutes les collections d'icônes qui lui étaient accessibles. Sa première exposition d'icônes modernes date de 1967 et a eu lieu dans la maison de Beethoven à Baden. D'autres expositions un peu partout dans le monde ont suivi. Le Luxembourg est la 34^e étape de cette belle collection d'icônes modernes qui, venant de Cologne, va continuer son chemin pour Paris.

En dehors de l'œuvre d'Anton Wollenek ont été présentés dans les vitrines de la Galerie d'Art Municipale des livres sur l'art et la théologie de l'icône, des reproductions d'icônes byzantines et russes ainsi que trois icônes modernes de l'artiste luxembourgeoise Joséphine Scheer-Guelff. Un splendide livre d'art et de méditation avec des reproductions d'icônes de M. Wollenek, sélectionné en 1979 pour figurer parmi les plus beaux livres autrichiens et vendu par la Ville 750 francs dont 30% au profit de ses œuvres, a fait l'admiration du public.

Comme l'exposition d'icônes n'occupait que le rez-de-chaussée, le collège échevinal a mis à la disposition du Centre culturel Pouchkine de Luxembourg le premier étage de la Villa Vauban pour une exposition de peintres de la République socialiste soviétique d'Ouzbékistan, du mardi 18 mai au 13 juin. Une manifestation culturelle au charme sans doute exotique, nous invitant à pénétrer l'univers des artistes ouzbek et, à travers eux, celui de toute une nation d'Asie centrale. Paysages, portraits, natures mortes, tableaux de genre, la peinture qui était offerte à notre contemplation, est à la fois déterminée par les traditions liées à la mentalité et aux particularités du peuple ouzbek et par les nouvelles conditions de vie embrassant, au lendemain de la Révolution d'Octobre, aussi bien la vie politique, économique que culturelle. Cependant, avouons-le, cette exposition d'une cinquantaine de toiles n'a pas répondu à l'attente générale, et nos critiques doutent que les responsables ouzbek aient envoyé vraiment à Luxembourg «ce qui fut créé de mieux par les plus éminents artistes d'Ouzbékistan». La présentation pour le moins inesthétique des œuvres dans des cadres guère assortis, voire délabrés, ne contribuait pas à redresser cette désagréable impression. Que cette réserve ne nous empêche pas de souscrire au vœu formulé par Monsieur Léon Bollendorff lors du vernissage: contribuer à resserrer les liens culturels entre nos deux peuples!